

Les temps et les cycles

Trois aspects caractérisent le temps du *Livre des rois* : la nature souvent symbolique des durées, la notion de cycle et de retour périodique, les qualités spécifiques de chaque période de temps, longue ou brève. Nous allons évoquer successivement ces trois points.

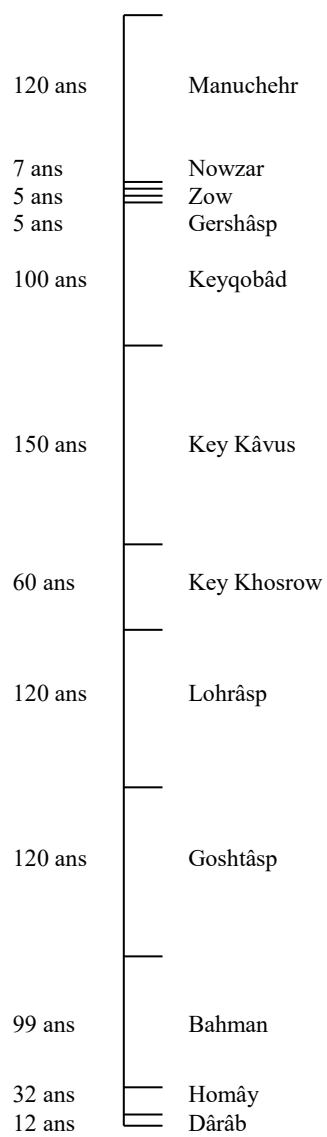
L'ensemble du *Livre des rois* est rythmé par les durées des règnes. Or de nettes différences apparaissent entre les parties mythique, héroïque et historique. Si les règnes des trois premiers rois mythiques sont d'une durée moyenne (30 ou 40 ans), les règnes des suivants atteignent des proportions considérables. Après les règnes de Kyumars (30 ans : I, 29), de Hushang (40 ans : I, 37) et de Tahmuras (30 ans : I, 43), Djamshid règne 700 ans (I, 49), Zahâk 1000 ans (I, 69), Feridun 500 ans (I, 115) et Manuchehr 120 ans (I, 213). Certains personnages ont une longévité exceptionnelle. Le roi Djamshid a des filles, dont s'empare le tyran Zahâk (I, 69). Feridun, qui vainc le tyran après ses 1000 ans de règne, retrouve les filles de Djamshid : elles sont toujours belles (I, 99), raconte Ferdowsi, et Feridun a des enfants d'elles (I, 119). Le héros Rostam atteint un âge exceptionnel : il naît sous le règne de Manuchehr (I, 351 et ss.), et meurt après la destitution de Goshtâsp, quelques siècles plus tard. Rostam dit à Esfandyâr avoir plus de 600 ans (IV, 617), et son père Zâl a 200 ans de plus que lui (I, 507). Le tableau de la page suivante permet de visualiser les durées des règnes des parties mythique (à gauche) et héroïque (à droite).

Dans la partie consacrée aux Sassanides, les règnes royaux sont plus courts : les plus longs sont ceux de Shâpur Dhu'l Aktâf (72 ans), Bahrâm Gur (63 ans), Khosrow Anushirvan (48 ans), Ardashir (40 ans et 2 mois), Khosrow Parviz (38 ans), mais certains ont une durée éphémère, comme ceux de Ormuzd (un an et deux mois) ou Bahrâm Bahrâmian (quatre mois).

Partie mythique



Partie héroïque



Les durées différenciées des règnes témoignent schématiquement de deux types de temps : le premier est antérieur à l'arrivée d'Alexandre le Grand, le second correspond essentiellement à la période historique des Sassanides. L'arrivée d'Alexandre le Grand est à la fois la coupure entre ces deux temps, et un certain élément de continuité, puisque l'origine semi-iranienne du conquérant grec permet à Ferdowsi de ne pas briser le fil de la tradition iranienne et de relier le mythe à l'histoire. La longévité exceptionnelle des personnages dits mythiques rappelle celle de certaines figures de l'Ancien Testament.⁷⁷ Elle indique un temps essentiellement symbolique, c'est-à-dire une certaine qualité de la durée et du déploiement des événements. Les 700 ans du règne de Djamshid, par exemple, semblent moins une indication de temps, comme pour les souverains sassanides, qu'une périodisation symbolique : les premiers souverains mythiques se situent encore dans une forme d'âge d'or, dont la temporalité est en un sens dilatée, amplifiée et transmutée par la proximité spirituelle des Origines. C'est une constante dans certaines traditions mythiques que d'attribuer des durées décroissantes aux différentes périodes d'un cycle historique. C'est le cas en Inde, où les quatre âges qui forment un cycle cosmique ont une durée à chaque fois décroissante,⁷⁸ et en islam, des hadiths parlent d'une accélération du temps vers la fin du monde.⁷⁹ Autrement dit, à mesure que l'humanité s'éloigne d'un âge d'or presque atemporel, le temps devient plus corrosif et oppressant, les durées plus brèves.

En étudiant les durées successives des règnes et des événements, on constate également, dans le *Livre des rois*, un rythme de contraction-dilatation du temps. Ainsi, aux règnes relativement courts des trois premiers souverains mythiques succèdent ceux, multiséculaires, de Djamshid et de Zahâk. Dans certaines périodes

⁷⁷ Selon l'Ancien Testament, Adam vécut 930 ans (Genèse V, 5), et ses descendants vécurent également plus de 900 ans (Genèse V, 6-31), mais après le déluge, la durée de vie des hommes se réduit à 500, 400, 200 ou 100 ans (Genèse XI, 10-32). Abraham vécut 175 ans (Genèse XXV, 7).

⁷⁸ Selon les *Lois de Manou* (*Manava-Dharma-Sastra*, Livre I, §83), les hommes vivent 400 ans pendant le premier âge (ou âge d'or), puis lors des trois âges suivants, leur existence perd chaque fois un quart de sa durée.

⁷⁹ *Les signes de la fin des temps dans la tradition islamique*, traduit de l'arabe par Dominique Penot, Lyon, Alif Éditions, 1992, p. 46.

de transition, les événements semblent s'accélérer : les règnes sont plus courts, le temps se contracte, tout se précipite. Entre le règne de Manuchehr (120 ans) et celui de Keyqobâd (100 ans : I, 465), trois rois se succèdent en peu de temps : Nowzar règne 7 ans (I, 383), Zow 5 ans (I, 435) et Gershâsp 5 ans (I, 441). De façon analogue, à la fin des Sassanides, après les 38 ans du règne de Khosrow Parviz, six rois règnent très brièvement, respectivement 7 mois, 6 mois, 50 jours, 6 mois, 4 mois, un mois (VII, 357-427). Seul le dernier roi sassanide, Yazdegerd, règne 16 ans (VII, 429). On perçoit une même accélération des événements lors de la fin de la partie héroïque. En très peu de temps, un enchaînement de malheurs entraîne la destruction de la race de Sâm : Rostam, âgé de centaines d'années, vainqueur d'innombrables armées, meurt de manière presque « banale » en tombant dans une fosse, aménagée par son ennemi lors d'une chasse près de Kaboul (IV, 711-719) ; puis le roi iranien Bahman, voulant venger la mort d'Esfandyâr tué par Rostam, pille et ruine le Sistân, royaume de Rostam, et enchaîne Zâl (V, 5-11). Tout cela, on le devine, a duré peu de temps : quelques années à peine, peut-être quelques mois.

Cette symbolique de la contraction et de la dilatation du temps peut trouver d'ailleurs une correspondance avec celles de l'espace. Ferdowsi, en effet, emploie volontiers des métaphores spatiales pour caractériser le bonheur ou le malheur. Ainsi, le mal, la douleur, la défaite sont comme un rétrécissement de l'espace : « mon cœur s'était rétréci comme la nouvelle lune par la crainte de ce nouvel ennemi » dit Key Kâvus (II, 123). Le poète emploie à plusieurs reprises l'image d'une terre que l'on se rend étroite ou que l'on rend étroite à l'ennemi pour signifier une défaite ou un malheur.⁸⁰ Inversement, l'agrandissement ou la dilatation de l'espace sont liés au bonheur, à la paix, à la bonne fortune : « l'agrandissement et le bonheur viennent de Dieu » écrit Syâvush dans une lettre (II, 275). Autrement dit, le bonheur est à la fois une dilatation et une « aération » du temps et de l'espace, alors que le malheur est comparable à une contraction oppressante du temps et de l'espace.⁸¹

⁸⁰ I, 35 et 475 ; II, 151 ; VI, 617 ; etc.

⁸¹ Il s'agit manifestement d'un thème indo-européen, car l'association de l'étroitesse, spatiale ou temporelle, avec l'obscurité et avec l'angoisse se trouve

À l'intérieur même des règnes et des péripéties, nombre d'événements sont décrits avec des mesures temporelles manifestement plus symboliques que descriptives ou réalistes. Deux chiffres sont importants dans le *Livre des rois* : le sept d'abord, le trois ensuite. Avec le cinq (que l'on rencontre également), ces deux chiffres ont une valeur centrale chez les Indo-Européens, et le zoroastrisme recourt souvent à leur symbolique.⁸² Dans la partie héroïque surtout, dans une moindre mesure dans la partie historique, ils structurent les événements et surtout les durées. Ainsi, et pour commencer avec le sept, on rencontre fréquemment des durées de sept jours : sept jours de banquet,⁸³ sept jours de préparatifs pour un voyage (I, 347) ou un mariage (II, 15), sept jours de deuil (I, 213 et 367), sept jours de prière (IV, 219 et 195 ; IV, 485), sept jours de bataille (I, 559 ; V, 65), sept jours de voyage (III, 493 ; IV, 151, 175 et 183). Après sa victoire au Mâzandarân, Key Kâvus prie pendant sept jours, puis distribue des trésors pendant sept jours, et enfin festoie pendant sept jours (I, 565). Les astrologues consultent les astres pendant sept jours (II, 233) ; Syâvush est éprouvé pendant sept ans (II, 207) ; Sudâbeh est amoureuse sept ans de Syâvush (II, 215) ; Rostam se livre à la joie une semaine avant de donner une réponse à une demande de paix (II, 269), et Gudarz met de même sept jours pour répondre à une proposition de paix de Pirân (III, 513) ; Alexandre le Grand (Iskandar) reste sept jours avec la fille de Dârâ (V, 111). Le roi sassanide Bahrâm Gur visite le fleuve Djihoun tous les sept ans (V, 619) et ne demande pas d'impôt pendant sept ans (V, 691). Il faut sept ans pour construire le palais de Madain, pour le roi sassanide Khosrow Parviz (VII, 325). Le sept rythme la vie de certains personnages, comme celle du roi Key Khosrow. Ce dernier révèle sa haute naissance à l'âge de sept ans (II, 421) ; Giv cherche Key Khosrow pendant sept ans (II, 485) ; Gustehem, soigné par Key Khosrow, met deux semaines pour guérir (III, 627) ; Key Khosrow et son armée mettent sept mois pour traverser le lac Zereh (IV, 175 et 183) ; Key Khosrow, lors de sa longue poursuite d'Afrâsyâb, demeure une ou deux semaines dans certains endroits

également dans l'Inde védique (Patrick Moisson, *Les dieux magiciens dans le Rig-Véda*, Milan, Archè, 1993, p. 33-35).

⁸² A. Shâpur Shahbazi, « Haft », in *Encyclopaedia Iranica*, vol. XI, p. 511-515.

⁸³ I, 347, 387, 463, 543 ; II, 19, 205, 355, 531, 569 ; IV, 167, 193, 247.

(IV, 189) ; Key Khosrow et les huit héros qui l'accompagnent dans la montagne marchent pendant une semaine (IV, 265), et trois héros attendent sept jours le retour des cinq compagnons restés avec Key Khosrow, mystérieusement disparu (IV, 271).

Ces durées de sept jours ou parfois de sept ans correspondent à d'autres emplois du sept, et notamment à la division de la terre en sept parties (I, 37) et à la hiérarchisation des cieux en sept planètes (I, 9). D'autres emplois du sept sont remarquables. Il faut mentionner les sept épreuves de Rostam (I, 511-543), qui doit aussi franchir sept montagnes remplies de divs (I, 535 ; I, 563), et les sept épreuves d'Esfandyâr (IV, 491-527). Rostam est d'ailleurs souvent accompagné de sept compagnons (II, 55 et 71 ; III, 373). Le César de Rum (l'empereur de Byzance) pose sept questions au roi Bahrâm Gur (VI, 9-11), et Khosrow Anushirvan donne sept fêtes, entrecoupées de une ou deux semaines, pendant lesquelles Buzurdjmîhr prononce des discours de sagesse (VI, 253-293). Des utilisations symboliques du sept, on citera encore, pêle-mêle, le récit de Haftvad et de ses sept fils (V, 309), les sept joueurs des équipes de polo (II, 317), les sept fouets de Giv (II, 685), le combat des sept héros (II, 51 et ss.), les sept coupes de vin vidées par un buveur (V, 577). Le décor de certains objets répond également à une symbolique septénaire : Ferdowsi parle d'un brocart à sept couleurs (I, 257), d'un vase à sept couleurs (I, 451), d'une tente de brocart de sept couleurs (II, 181), d'une armoirie avec un dragon à sept têtes (II, 589).

Comparativement moins fréquent que le sept, le trois se retrouve souvent pour caractériser des durées. On retrouve ainsi fréquemment une durée de trois jours,⁸⁴ et le chiffre trois apparaît de nombreuses fois dans l'histoire tragique de Syâvush, pour des événements ou des durées qui sont ailleurs de sept.⁸⁵ On remarquera une nette prédominance du trois ou parfois de ses multiples dans la partie

⁸⁴ I, 547 ; II, 385, 641, 649 ; III, 61, 71, 231, 233, 275, 277, 359, 557 ; IV, 45, 163, etc.

⁸⁵ II, 225, 243, 255, 319, 369, 385, 389.

consacrée au règne de Khosrow Parviz,⁸⁶ même si le sept y est également récurrent.⁸⁷

Le temps, s'il obéit à des durées symboliques, est également cyclique. La logique générale du Destin, dans le *Livre des rois*, est une décadence générale du monde et des hommes. Le temps des premiers souverains mythiques, jusqu'à l'orgueil de Djamshid, constitue un âge d'or, alors que la chute des Sassanides, à l'autre extrémité du livre, ressemble à une fin des temps. Entre ces deux pôles de l'histoire narrée par Ferdowsi, des rois et des règnes particulièrement brillants constituent comme autant de restaurations provisoires et conditionnées d'un âge d'or perdu. Le monde vieillit en raison de l'injustice (I, 383), écrit Ferdowsi, mais il est rajeuni par la justice et la restauration de la gloire royale (I, 387). Cette cyclicité de l'histoire, Ferdowsi l'exprime notamment par la métaphore, fréquente chez lui, de l'arbre :

Lorsqu'un arbre fruitier est devenu grand, s'il lui survient quelque dommage, ses feuilles se fanent, ses racines faiblissent, sa tête se penche vers la terre ; lorsque son pied est arraché du sol, il cède sa place à une nouvelle branche, à laquelle il abandonne les fleurs, les feuilles et la verdure, et ce printemps semblable à une lampe brillante ; [...].⁸⁸

L'enchaînement cyclique des événements est toujours identique : un état d'équilibre et de prospérité est brisé par une guerre, la faute d'un roi ou une injustice ; il s'ensuit diverses péripéties plus ou moins complexes et longues, puis un traité de paix, la restauration d'un ordre ou l'accomplissement d'une vengeance rend au monde l'ordre qu'il avait perdu. Tout alors est transfiguré et retrouve une nouvelle jeunesse, comme lorsque la terre, au printemps, retrouve sa vie, ses couleurs et ses parfums.

⁸⁶ VII, 17, 53, 65, 81, 95, 97, 127, 135, 137, 139, 165, 169, 197, 207, 209, 225, 247, 251, 287, 295, 297, 301, 303, 307-309, 313, 325, 347, 349, 351.

⁸⁷ Un autre nombre apparaît ici ou là : quarante. Symbole en Islam de purification, il est aussi synonyme de « beaucoup ». Il est ainsi question de combats de 40 jours (IV, 157 ; V, 301), de 40 jours de fête (IV, 211 ; V, 425), de 40 jours de deuil (V, 411, 423).

⁸⁸ I, 487.

Ainsi, le monde redevient coloré et paradisiaque après le traité de paix entre l'Iran et le Turân (I, 437). Après la victoire du roi Key Kâvus au Mâzandarân, « la terre se remplit de verdure, d'eau et de rosée ; elle était ornée comme le jardin d'Irem. Le roi devint puissant par la justice et la protection de Dieu, et la main d'Ahriman ne put faire le mal. » Le monde « devint beau comme un paradis plein de justice et de tout ce que désire l'homme » (I, 569). Après sa victoire sur Afrâsyâb, Key Kâvus rend au trône sa splendeur et restaure l'ordre de l'empire (II, 39-41), et après son ascension orgueilleuse au ciel, Key Kâvus se repent de sa folie, prie 40 jours, puis respandit à nouveau de la grâce de Dieu, faisant briller et rajeunissant le monde (II, 49). Lorsque Key Khosrow monta sur le trône, le « monde devint beau comme un paradis, et se remplit de richesses par l'effet de sa justice et de sa générosité ; le bonheur et la confiance régnerent, et Ahriman fut impuissant à faire le mal » (II, 561). Plusieurs restaurations du monde et du royaume ponctuent ensuite son règne : après que Rostam eût tué le Div Akvân, Key Khosrow rétablit l'ordre dans le monde (III, 291), et après la défaite des Turâniens, le monde revient à sa beauté première, purifié par l'eau de la loyauté (III, 297). La partie consacrée aux Sassanides obéit au même principe de restauration cyclique du monde et de la gloire royale. Premier roi de la dynastie, Ardashir organise son empire (V, 357-369), faisant écho à la première organisation des sociétés par les souverains mythiques. La justice de Khosrow Anushirvan rajeunit le monde (VI, 353), qui brille comme un paradis (VI, 363-365). Après avoir trouvé refuge dans l'empire byzantin, Khosrow Parviz revient en Iran et sa majesté brille alors d'un nouvel éclat (VII, 145).

La qualité spécifique de chaque période de temps constitue un troisième aspect de la temporalité du *Livre des rois*. Chaque moment du jour ou de l'année, chaque période d'un règne ou d'un cycle historique se signale par des qualités particulières. C'est sur cette donnée que repose l'astrologie, chargée de déterminer le meilleur moment pour entreprendre une action importante. De cela, le *Livre des rois* en témoigne souvent : Feridun part affronter Zahâk sous une bonne étoile (I, 93) ; le 1^{er} du mois de *mehr* est qualifié de jour heureux (I, 115) ; Feridun avait été couronné un jour fortuné (le jour de Mehrgân) (IV, 275) ; un jour propice est choisi pour le départ de l'armée (III, 15) ; la ville de Syâvushgerd est fondée le jour d'Ard

sous de bons auspices (II, 353). À propos du règne de Kyumars, Ferdowsi écrit : lorsque « le soleil entra dans le signe du Bélier, le monde fut rempli de splendeur, d'ordre et de lumière » (I, 29). Les fêtes constituent également des repères sacrés au long de l'année, mettant en relief la qualité particulière de certains jours : la fête de Sâdeh, célébrant le feu (I, 39), ou celle du Nowruz (Nouvel An), annonçant le début du printemps, le 21 mars, à l'équinoxe de printemps (I, 53). Par conséquent, ce que l'on fait hors de son temps ne porte pas de fruits (V, 501) dit Ferdowsi, car il doit y avoir adéquation entre telle entreprise et un moment donné. Buzurdjmihr recommande ainsi d'observer « profondément le moment pour agir » (VI, 287). Et lorsque les astres ne sont pas favorables, autrement dit lorsqu'une personne ou un royaume traverse une phase cyclique défavorable, rien ne peut se faire, tout devient même contre-productif et aliénant : « quand le soleil de la fortune baisse, écrit Ferdowsi, la valeur même devient un défaut » (III, 481).

Chaque période du jour, de l'an ou d'une durée plus grande est par conséquent propice à telle activité, telle personne, tel pouvoir, telle connaissance, etc. Le *Livre des rois* fait fréquemment allusion à cette science du temps et de son emploi. Ainsi, dans la partie sassanide, Khosrow Parviz divise en quatre parties les heures du jour et de la nuit et attribue à chaque quart une activité spécifique (VII, 275-277). La première est consacrée aux affaires du royaume, la seconde à l'écoute de la musique, la troisième aux prières, la quatrième à l'observation des astres et aux questions sur la nature, puis au vin et au délassement avec des belles (VII, 275-277). Khosrow Parviz divise de même chaque mois en quatre parties : la première est consacrée aux jeux de plein air et à la chasse, la seconde au jeu d'échecs et aux récits de guerre, la troisième aux paroles de savants, la dernière à l'audience des envoyés (VII, 277).

À l'échelle d'une année, chaque mois est doté de qualités particulières. En témoignent les noms donnés par les zoroastriens à chaque mois de leur calendrier solaire, calendrier que mentionne Ferdowsi, et qui est encore utilisé dans l'Iran moderne. Chacun des douze mois, de 30 jours, porte le nom d'un ange, d'un dieu ou d'une notion sacrée et métaphysique. Aussi, chaque mois porte-t-il la grâce, les vertus et les qualités de la présence divine ou de la réalité sacrée exprimées par le nom. On trouve un écho de ces conceptions

dans un discours de Rostam adressé au roi Key Khosrow (les noms des mois sont en italique, leurs noms modernes entre crochets) :

Que la fortune t'accompagne toute l'année ; qu'Ormuzd te maintienne dans ta dignité en te donnant *Bahman* pour gardien du trône et du diadème ; qu'*Ordibehesht* ne cesse de t'être favorable ; que Bahrâm et *Tir* veillent sur toi ; que *Shahrir* [*Shahrivar*] te donne la victoire, un grand nom, de la splendeur et de la bravoure ; que *Sipendarmed* [*Esfand*] te préserve de tout mal ; que l'intelligence soit la demeure de ton esprit brillant ; que *Dei* et *Farvardin* répandent sur toi leurs faveurs ; que la porte de tout mal soit fermée pour toi ; qu'*Ader* [*Ázar*] rende brillants tes jours et tes nuits ; que tu sois heureux, et que ta couronne illumine le monde ; qu'*Ábân* te fasse réussir en toutes choses ; que le ciel qui tourne soit ton esclave ; que *Murdâd* garde tes troupeaux ; que tu fleurisses à jamais toi et ta race ; que *Khordâd* fasse prospérer ton pays ; que ta fortune grandisse chaque mois de l'année.⁸⁹

À l'échelle du *Livre des rois*, les différences entre les parties mythique-héroïque et la partie historique témoignent d'une différenciation qualitative du temps et des événements : ce qui était possible à certaines époque ne l'est plus dans d'autres. Des types de causalité peuvent ainsi s'inverser d'une partie à l'autre : dans la partie héroïque, les pères (Rostam, Key Kâvus, Goshtâsp) sont responsables – directement ou non – de la mort de leurs fils, alors que dans la période historique des Sassanides, c'est le contraire : des fils sont responsables de la mort de leur père (Ormuzd, Khosrow Parviz).⁹⁰ Comme la partie mythique, bien que dans une moindre mesure, la partie héroïque est le temps des miracles et d'une interaction entre la nature et le surnaturel. Cette période se prolonge encore dans l'histoire plus légendaire qu'historique d'Alexandre le Grand, truffée de rencontres merveilleuse (êtres ou cités), mais la partie sassanide est pauvre en éléments fabuleux : on peut mentionner Khosrow Parviz en détresse sauvé par l'ange Soroush

⁸⁹ III, 363. Ferdowsi ne mentionne pas le mois de *mehr*. Sur le calendrier zoroastrien : Antonio Panaino, « Calendars. I. Pre-Islamic Calendars », in *Encyclopaedia Iranica*, vol. IV, p. 660-663.

⁹⁰ Dick Davis, *Epic and Sedition*, *op. cit.*, p. 97-166.

(VII, 167).⁹¹ Certains éléments ne se manifestent que dans la partie héroïque. Les interventions du Simorgh, oiseau fabuleux nichant dans les monts Alborz, encadrent une bonne part du cycle héroïque : il apparaît pour sauver Zâl enfant, abandonné par son père dans la montagne, et il apparaît une dernière fois pour aider Rostam à vaincre Esfandyâr.⁹² Il en est de même de la fameuse coupe de Key Khosrow, surnommée « coupe de Djamshid » (*djâm-e djam*), et devenue dans la littérature mystique d'époque islamique un symbole du cœur spirituel et de la connaissance de Dieu.⁹³ Cette coupe merveilleuse est seulement décrite lors du règne de Key Khosrow, souverain mystique, disparu de son vivant sans laisser de trace, emporté par Dieu avant sa mort physique. Dans cette coupe, dit Ferdowsi, le roi, en se présentant devant Dieu, pouvait voir les sept parties du monde, « les actions et les dessins du ciel sublime », et l'image réfléchie du « monde entier » (III, 345-347, 355). Mais Ferdowsi ne parle plus de cette coupe par la suite, comme si un certain pouvoir ou une certaine connaissance, accessibles ou possibles en certaines périodes de l'humanité, ne pouvaient se manifester en d'autres périodes. La coupe de Key Khosrow et le Simorgh symbolisent comme des modes de manifestation du

⁹¹ Stig Wikander a mis en relation les trois parties du *Livre des rois* avec les trois fonctions sociales indo-européennes : les parties mythique, héroïque et historique correspondraient respectivement et *grosso modo* aux prêtres, aux guerriers et au tiers état (« Sur le fonds commun indo-iranien des épopées de la Perse et de l'Inde », in *La Nouvelle Clio*, 1, 1959, p. 310-329 et Georges Dumézil, *Le roman des jumeaux et autres essais*, Paris, Gallimard, 1994, p. 142-152).

⁹² I, 219, 221, 225-227 et IV, 665-671. Dans la littérature mystique iranienne ultérieure, comme dans *Le langage des oiseaux* d'Attâr (XII^e siècle), le Simorgh est devenu un symbole de la présence, à la fois immanente et transcendante, de Dieu.

⁹³ Par exemple chez Shihâboddin Yahyâ Sohravardi (1155-1191), dans un passage longuement analysé par Henry Corbin : *L'archange empourpré. Quinze traités et récits mystiques*, traduits du persan et de l'arabe par Henry Corbin, Paris, Fayard, 1976, p. 423-424 et Henry Corbin, *En Islam iranien*, tome II, Paris, Gallimard, 1971, p. 206-209. L'iranologue a volontiers traduit « *djâm-e djam* » par « Graal », mais l'analogie entre ces deux coupes est limitée : la coupe de Key Khosrow, évoquée dans le *Livre des rois*, possède un caractère surtout cosmologique et magique, et elle n'est pas l'objet d'une quête comme peut l'être le Graal dans les romans arthuriens. C'est la réinterprétation soufie de la « coupe de Djamshid » qui se rapproche le plus de la signification mystique du Graal, en tant que symbole d'un accomplissement spirituel et d'une vision de Dieu, comme dans *La Quête du Saint Graal* (XIII^e siècle).

surnaturel, propres à une période donnée, et qui ne sauraient se manifester autrement ou en d'autres temps.

Même si la période sassanide racontée par Ferdowsi n'appartient plus tout à fait aux heures glorieuses de la partie héroïque, du moins voit-elle encore la gloire et la sagesse des rois. Aussi, c'est sur un ton presque apocalyptique que Ferdowsi évoque les derniers moments de cette dynastie, héritière ultime des rois mythiques et des souverains keyanides. Tous les symptômes sont ceux d'une fin de monde. Déjà, à la mort du dernier grand roi, Khosrow Parviz, le musicien Bârbad chanta une complainte, puis se mutila et brûla ses instruments (VII, 387-391) : par son geste, il suggérait la fin de la musique, des banquets et des réjouissance royales, et donc la fin d'un temps privilégié de beauté. La suite des événements n'est qu'un effondrement de plus en plus rapide. Plusieurs rois se succèdent à bref intervalle. Il n'y a plus de descendants royaux (VII, 415, 417), et le dernier roi (Yazdegerd), pressentant la fin, discours sur la mort, la vie qui passe et le destin inéluctable (VII, 429-431). Un astrologue prédit les désastres et les malheurs à venir : affirmant que « nous ne sommes plus à une époque de victoire et de splendeur », il annonce le renversement de la dynastie sassanide par les Arabes (VII, 433). Puis il présente le règne futur des Arabes musulmans sous le jour le plus noir : la puissance de l'Iran déclinera, « les astres donneront tout aux Arabes » (VII, 437). Ce sera la fin de la justice, de la générosité, de la joie, des vertus et de la sagesse :

On ne respectera ni la foi des serments ni la loyauté ; la fausseté et le mensonge seront en honneur. [...] On ne distinguera plus les bénédictions des blasphèmes, et la dissimulation prévaudra sur la franchise. Leur roi aura un cœur de rocher ; le fils haïra son père et le père tendra des embûches à son fils. Un vil esclave deviendra le maître ; ni la naissance ni la grandeur n'auront de prix. Le monde ne connaîtra plus la probité, l'injustice envahira les cœurs et les lèvres [...]. Les savants et les dévots profiteront de leur crédit pour faire des dupes ; le chagrin, la souffrance, les divisions régneront partout, comme régnait la joie au temps de Bahrâm Gur. Plus de fêtes ni de plaisir, plus de travail ni de sécurité ; partout la ruse, la tromperie, les pièges.⁹⁴

⁹⁴ VII, 437-439.

Ce n'est pas autrement que les textes zoroastriens, hindous, chrétiens ou islamiques décrivent la fin des temps, caractérisée par des troubles affectant tous les domaines de la société. La fin du *Livre des rois* est bien la fin d'un monde. Mais grâce au poète, « prophète rétroactif » de la fin d'une ère, la royauté iranienne a survécu, non sous la forme d'un empire et d'une lignée dynastique, mais sous la forme d'une vision poétique, combien plus durable. Ferdowsi en avait pleinement conscience, qui disait de son œuvre :

Les palais que l'on élève tombent en ruines sous la pluie et l'ardeur du soleil ; j'ai construit avec mes vers un palais magnifique, auquel la tempête et la pluie ne nuiront pas ; [...].⁹⁵

L'Histoire a confirmé son jugement : les empires orientaux ont passé, et leurs palais ne sont généralement visibles que pour les archéologues, mais le royaume poétique fondé par Ferdowsi au début du XI^e siècle n'a cessé de vivre, de grandir dans les consciences, d'être connu. Nul doute que, pour le créer, Ferdowsi a reçu une part de cette grâce divine, de ce *farr*, sans lequel aucune royauté ne domine, aucun empire ne dure, nulle beauté ne se manifeste.

⁹⁵ IV, 11.